LA MAUVAISE RÉPUTATION

Priscilla Laulan-Carret

Éditions ThoT
Roman

Formée en ethnosciences et en géographie, Priscilla Laulan-Carret a travaillé cinq ans dans l'Environnement à l'étranger, et cinq ans dans l'Économie sociale et solidaire. Elle aime les idées et les projets qui visent à ré-enchanter le monde. Entrepreneuse indépendante, elle porte actuellement des initiatives relevant de l'innovation sociale au service de l'intérêt général. Elle s'intéresse, dans ses écrits, aux résonnances entre inconscients collectifs et inconscients individuels, au sacré de la nature, à l'idée de rédemption. L'une de ses nouvelles a été publiée aux éditions Souffle court. *La mauvaise réputation* est son premier roman.

1.

À l'horizon du Cap-Haïtien, se profile une enfilade de mornes[1] défigurés, lacérés de ravines dégoulinantes de galets. Sur leurs flancs, les broussailles ont progressivement pris l'ascendant sur les arbres. Une poussière crayeuse s'élève des routes dépourvues d'asphalte, pour mieux les engloutir. La nationale est cerclée de pentes raides sur lesquelles s'amoncellent des cases insalubres, faites de parpaings ou de bouts de tôles, défiant les lois de la gravité. Les anciennes mangroves, qui protégeaient les côtes et absorbaient l'énergie furieuse de la rivière, ont été remblayées à l'aide de déchets. D'innombrables logements de fortune y ont poussé sans cohérence. Sous les pluies diluviennes, les canalisations n'en finissent pas de régurgiter dans la mer, un immense flot de rebuts. Des porcs en liberté viennent se nourrir à leur embouchure.

Caleb, du haut de ses dix ans, erre dans la grande ville à la recherche d'objets revendables. Il parvient encore à y

1. Nom donné aux montagnes de moyenne altitude en Haïti.

vivoter avec trois fois rien. Alors que dans son village natal, Grande-Rivière-du-Nord, il traîne son ennui, coincé entre des terres taraudées par un soleil décapant et les rares passages de marchandises.

Au Cap, il occupe ses journées au rythme de la survie, noyé dans une masse humaine incommensurable. Certains jours, le dimanche, jour du Seigneur, et le vendredi, jour du poisson, les congrégations locales lui accordent parfois une assiette de riz pois[1]. Les autres jours de la semaine, il mendie avec une cohorte de petits haïtiens sur le boulevard de la plage.

Une entente tacite le lie à trois autres de ses pairs. Louis, Antoine, Caleb et Renald s'échangent des tuyaux, s'indiquent des secteurs repérés la veille, potentiellement éligibles pour une retraite nocturne. Ils se relaient sur les différents points stratégiques du boulevard, et plaisantent avec énergie si la faim ne leur ronge pas trop les parois de l'estomac. Qualifier ce lien d'amical serait excessif, car l'amitié exige une fidélité et une confiance que la survie dans la rue ne permet pas. Lorsque la situation l'exige, la trahison peut être de mise. La loi de la rue, celle du chacun pour soi, est celle qui règle leur vie quotidienne. Simplement, ils savent qu'une collaboration mutuelle est préférable à une confrontation directe. Ils mettent en commun leurs difficultés. Ils savent que si l'un d'eux manque à l'appel, c'est qu'il ne reviendra plus, probablement battu à mort en raison d'un chapardage. Mutuellement, ils se surveillent. Au sein de cette famille reconstituée, un mépris sournois prolifère comme la peste.

1. Plat national.

En cette saison des pluies, l'air matinal est saturé d'humidité et tous les membres de la troupe maraudent aux alentours du marché de légumes. Fief incontesté des femmes, ils y négocient âprement une large part de cassave[1] recouverte de mamba[2], qui leur tient le ventre une bonne partie de la journée.

Lorsqu'ils se réunissent sur le boulevard, Caleb, en véritable chef, naturellement désigné, attribue à chacun son emplacement. Sa gloire toute singulière lui est conférée par son histoire : bien qu'il vive de la mendicité, il n'est pas orphelin. Il tire de cet avantage une supériorité visible dans tous les domaines du quotidien de la bande. On lui rapporte la moindre querelle, les ragots de la rue, les évènements mineurs. En cas de conflit avéré, lui seul peut trancher. Il a pour talent, celui de faire rire, ce qui ne manque pas de le rendre sympathique. Il distrait si bien que certains vendeurs, réconfortés par ses pitreries, lui donnent parfois gratuitement des pâtés[3] cuits sur le bord de la route. Il est également un cracheur hors pair. Lors de concours improvisés, certains de ses crachats peuvent atteindre trois mètres, ce qui lui confère l'admiration de tous.

Comme d'habitude, on s'empresse de lui réserver la meilleure place sur un banc épargné des salissures de la boue. Les autres s'assoient où ils peuvent, l'un sur un coin de pneu, l'autre sur une pierre, le dernier sur un bidon vide éventré.

1. Spécialité haïtienne : galette à base de manioc.
2. Beurre de cacahouète.
3. Sorte de friand haïtien.

— Aujourd'hui, je vais à *Kokillaj*, proclame Caleb le regard fier, en décochant un sourire plein à ses acolytes.

Le *supermarket Kokillaj*[1] pratique des prix si prohibitifs que seuls les « blancs »[2] viennent s'y approvisionner, laissant présager une recette alléchante. Le chef de bande, s'octroyant presque invariablement le meilleur site, les trois lascars, attendent surtout ce qui va suivre : le choix de celui qui l'accompagnera près de la supérette locale. Sorte de confident du jour avec qui il conspire, cette place privilégiée est hautement désirée.

Tous le regardent, le visage grave.

— Louis, tu vas aux restaurants et Antoine vient avec moi.

Sa voix est solennelle, presque sentencieuse. Louis, la face arrondie, le menton saillant, fronce les sourcils et balaie prestement sa tignasse en bouloches d'un revers de la main. Il est furieux car le gain obtenu auprès des restaurants est fluctuant : qu'un groupe de blancs vienne s'attabler à l'*Auberge du Picolet* et c'est la manne. Mais certains jours, le site peut tout aussi bien rester désert. Antoine affiche un sourire triomphant et l'appelle du coude pour le narguer. Les joues pommelées, les lèvres charnues et le front bas, Antoine est celui qui use de ses poings pour se faire respecter. Malgré son jeune âge, son corps trapu dégage une étonnante puissance qui en impose aux plus coriaces.

— Et Renald va à la boulangerie… Quel honneur, pas vrai ?! taquine Caleb, l'air mutin.

1. Enseigne en créole : supermarché coquillage.
2. Nom donné aux étrangers, ne désigne pas la couleur de peau.

Depuis que leur bande existe, Renald se voit inéluctablement confiné à la boulangerie *Croissant d'or*. Sur son visage parfaitement angélique, tout en rondeurs, s'imprime tantôt une mine ahurie, tantôt un masque de tristesse, glacé de solitude. Encombré d'une honte parasite qui lui sied comme une deuxième peau, sa timidité vertigineuse le rend gauche et malheureux.

Mendier à la boulangerie est considéré comme moins facile car les Haïtiens de classe moyenne, évalués moins généreux que les expatriés, viennent s'y pourvoir en gâteaux aux couleurs criardes recouverts de glacis sucrés, fabriqués à la mode américaine. Toutefois, aux yeux de Renald, la réputation de la boulangerie n'est pas si justifiée. Certains conducteurs, assis bien à leur aise derrière le volant de leur véhicule tout-terrain garé sur le bas-côté, consentent à se délester des pièces égarées du fond de la boîte à gants. Un détail que Renald se garde bien de partager avec ses camarades, et lors du rituel d'attribution des places, il continue d'arborer un air suppliant.

Caleb donne le signe du départ en bondissant de son trône. Malhabile, Renald se met en route vers son site de prédilection, en direction opposée à celui des autres. Il fournit de gros efforts pour arracher à chaque pas ses petits pieds de la boue gluante de la rue, ce qui lui donne une allure insolite. Au-delà du petit groupe dont il fait partie, il est la risée du quartier. Il se voudrait invisible, mais même les tenanciers de centres d'appels et les vendeurs de sachets d'eau potable gloussent à sa vue, pas mécontents de trouver là une distraction momentanée chassant les idées moroses et les menus soucis. Il s'est

habitué à ce rôle de clown nauséabond et subit toutes les humiliations et les quolibets sans broncher. Mais c'est avec une impatience notable qu'il attend la fin du jour où il pourra prendre sa retraite dans une tanière improvisée.

Il grimpe sur le trottoir jouxtant une mer mousseuse de déchets. Des cargos industriels à la coque rouillée y surnagent, tandis qu'un vieux gréement affaissé sur son flanc affiche « à vendre ». Il se laisse choir sur les escaliers de la boulangerie quand le vigile d'un naturel belliqueux, matraque en bandoulière, lui fait signe de s'éloigner de quelques mètres. Il s'exécute et s'assoit docilement sur un muret de béton, laissant balancer mollement ses jambes dans le vide.

Mâchonnant une allumette égarée, il est soudain frappé par une apparition irréelle. Là, sur le trottoir d'en face, une jeune femme semble esquisser des pas de danse, en évitant agilement les crevasses et les blocs de gravats. Pareille à une déesse improbable, sa chevelure dorée est lissée comme celle d'une poupée. Sa silhouette svelte, sa démarche gracieuse presque éthérée, tout parle en elle le langage imprescriptible de l'élégance. Elle porte une robe vaporeuse, miraculeusement préservée des souillures environnantes. Hypnotisé par l'image céleste, l'enfant est d'autant plus interloqué lorsqu'elle lui adresse de grands signes :

— *Hi, boy ! Come here !* s'exclame-t-elle joyeusement.

Renald baisse aussitôt la tête et fixe le sol en espérant qu'elle finisse par l'ignorer. Une peur coriace lui tenaille les viscères et lui susurre de se méfier.

— La dame te dit de venir, alors viens ! interpelle férocement le vigile.

Pour avoir fréquenté la rue plus longtemps qu'un autre, le gosse sait flairer les éventuelles situations à problèmes. Et là, son bon sens lui dit de fuir. Cette étrangère est trop parfaite pour être honnête. Mais s'il se met à courir, le gardien le soupçonnera immédiatement de vol et le rouera de coups sans chercher à savoir s'il y a bien eu larcin. Pour se sortir de l'embarras, Renald joue à l'abruti en faisant trembler frénétiquement ses lèvres. Très vite, la bave dégouline jusqu'au menton. Espérant provoquer la révulsion, il attend patiemment que la belle s'éloigne. Ce qu'elle fait. Elle se dirige prestement vers son carrosse de fer au grand soulagement de Renald.

Dissimulé derrière un véhicule Suzuki, Louis assiste à la scène. Il s'ennuyait ferme aux abords des restaurants, l'heure du déjeuner étant passée, et a déserté sa zone de travail, de laquelle il ne pouvait plus rien espérer. Depuis son poste d'observation improvisé, en fin stratège, il scrute à sa guise, la masse informe de la rue. Il est sidéré de découvrir la clientèle de la boulangerie qu'il avait jusqu'alors sous-estimée. Sans aller jusqu'à suspecter la juteuse monnaie des boîtes à gants, il pressent qu'il s'agit finalement d'un repère intéressant, si ce n'est par le don, au moins par la distraction. En proie à une colère explosive, il surgit hors de sa cachette et s'agite furieusement devant Renald, décontenancé.

— Tu nous as caché la présence de tous ces blancs ! Tu vas voir, tu l'auras ta dérouillée !

— Je n'ai pas peur de toi, répond Renald avec hardiesse, décuplant d'efforts pour ne pas faillir.

— Imbécile ! À l'avenir, ce secteur est à moi. Toi, tu iras

traîner tes fesses aux restaurants ! ajoute Louis, hors de lui, avant de s'éloigner à vive allure.

Renald souhaite déguerpir car Louis n'est pas de ceux qui menacent en vain. Il cherche un refuge, mais aucun abri ne se présente à sa vue. Ni ruelle étroite entre deux habitations, ni bâche éreintée d'usure, délimitant un commerce ambulant. Le ventre noué, il s'engouffre dans une rue parsemée de gravillons, qu'il soupçonne prédestinés à s'incruster dans les chairs de ses futures plaies. Sans cesse sur le qui-vive, il s'éclipse derrière un vieux fourgon, pour finalement renoncer presque aussitôt à cette cachette inadaptée au camouflage de son petit corps maigre. Le sang lui monte aux tempes et ses épaules se tendent davantage encore au son de la voix de ses camarades approchant au pas de course.

— Il est là ! Je l'ai vu ! Il essaie de s'enfuir ! hurle Louis en proie à une fureur débordante.

Caleb en tête, ils foncent sur lui et l'encerclent. Le voilà acculé contre un mur orné de slogans religieux : « Toi qui es poussière, souviens-toi ». Antoine et Louis se montrent tout particulièrement agressifs alors que le leader se dresse immobile face au souffre-douleur, conscient de son pouvoir et de sa supériorité. Son envie se limite à vouloir impressionner ses camarades, à régner sur tous en chef respecté et légitime. Jouir de l'anéantissement de l'autre ne constitue pas son passe-temps favori. Et même, il n'est pas contre la justice, tant qu'elle sert son dessein.

— Je suis chagriné que tu te comportes en judas. Tu gardes tes trouvailles pour toi, commence-t-il en feignant l'affectation.

— Va-nu-pieds ! s'exclame Louis en brandissant son poing sous le nez.

— C'est bien la seule fois.

Le souffle coupé, la voix de Renald est à peine audible. Antoine rentre à son tour dans la bataille.

— Foutaises ! Tu mériterais que j'te botte le cul !

— Que la Vierge me crève les yeux, si j'mens !

— Tu dois tout nous dire. Je peux compter sur toi ? intervient Caleb, en pointant son doigt vers Renald.

— Promis.

— Il mérite une correction ! s'enflamme Louis, mécontent que déjà la tension s'amenuise.

— C'est fini. Il s'engage à tout dire dorénavant.

Le ton de Caleb est fermé à toute surenchère. Sous son regard hostile, tous repartent vers le boulevard et Louis renonce à ses ardeurs, non sans glisser entre ses dents en passant à proximité de Renald :

— Fais bien attention à toi, je te surveille, bourrique !